

Introduction

Une plaque apposée sur le côté du centre d'art bruxellois, le Palais des Beaux-Arts (« Bozar »), commémore un lien littéraire avec la ville qui surprend beaucoup de ses habitants et visiteurs. On peut y lire :

Près de cet endroit se trouvait autrefois le pensionnat Héger où les écrivains Charlotte et Emily Brontë ont étudié en 1842-1843. Cette plaque commémorative a été placée ici par la Brontë Society avec l'aimable autorisation du Palais des Beaux-Arts/Paleis voor Schone Kunsten (28-9-79).

En 1842-1843, Charlotte Brontë – accompagnée, la première année, de sa sœur Emily – passa deux ans dans la capitale belge à étudier au pensionnat Héger, un internat de jeunes filles situé rue Isabelle. Cette rue, qui a disparu sous les travaux de réaménagement au début du XX^e siècle, se trouvait à proximité du quartier Royal et de l'actuel Mont des Arts (quartier des musées).

J'ai commencé à m'intéresser au séjour des sœurs Brontë à Bruxelles après avoir élu domicile dans la

capitale belge en 2004. J'ai relu les romans « belges » de Charlotte, *Le Professeur* et *Villette* (tous deux étroitement inspirés de son expérience dans la capitale), j'ai fondé le Brussels Brontë Group avec d'autres passionnés afin de promouvoir l'intérêt pour le séjour des sœurs dans la ville ; j'ai également écrit des livres sur leur passage et sur les romans qui en ont découlé.

J'ai organisé des promenades guidées dans les lieux bruxellois liés aux Brontë, et j'ai rapidement pris conscience que ma connaissance de l'histoire de la ville était quelque peu sommaire. Je me suis également rendu compte que de nombreux participants aux promenades avaient des lacunes similaires dans leurs connaissances historiques ! J'ai donc entrepris d'en apprendre davantage, et le but de ce livre est de partager ce que j'ai découvert.

Mon intérêt pour l'histoire de Bruxelles est né de ma fascination pour le séjour des Brontë et j'ai pris les romans, les lettres et les expériences de Charlotte Brontë dans la capitale belge comme point de départ de mes excursions dans l'histoire bruxelloise.

Dans ce voyage sélectif dans le temps en compagnie de Charlotte Brontë, je me suis concentrée sur certaines personnalités ainsi que plusieurs lieux.

Les personnalités :

de l'archiduchesse Isabelle à Léopold II

Notre parcours historique commence au XVII^e siècle avec la rue Isabelle, aujourd'hui disparue, et l'infante d'Espagne qui lui a donné son nom, Isabel Clara Eugenia.

Charlotte fait référence aussi bien dans *Le Professeur* que dans *Villette* – bien que dans ce dernier elle utilise

le nom fictif de « rue Fossette » – à la rue Isabelle où se trouvait le pensionnat, non loin du palais Royal. Mais qui était Isabelle qui a fait construire cette rue pittoresque ? L'archiduchesse Isabelle, la princesse élevée à Madrid qui gouverna les Pays-Bas espagnols au début du XVII^e siècle, s'avéra être une femme formidable qui gagna le cœur de ses sujets belges plus que n'importe quel autre gouverneur espagnol et qui présida à un âge d'or de paix et de prospérité.

Notre visite se poursuit avec un autre gouverneur populaire des Pays-Bas, du XVIII^e siècle, à savoir : Charles de Lorraine.

Charlotte s'émerveillait de la place Royale, dans le quartier de la Ville haute de Bruxelles. Elle admirait la majestueuse rue Royale où elle a vu passer la reine Victoria lors d'une visite en Belgique, ainsi que le parc où l'héroïne de *Villette*, Lucy Snowe, légèrement droguée après avoir pris un somnifère mêlé à de l'opium, erre seule et solitaire au milieu d'une foule qui profite d'une fête nocturne – une scène étrangement onirique.

Le quartier Royal qui a tant impressionné Charlotte fut construit grâce à Charles de Lorraine. Dans ses romans, elle décrit également la chapelle protestante qu'elle fréquentait et une exposition qu'elle a vue au musée d'art de la ville, toutes deux situées dans une partie de l'ancien palais de Charles de Lorraine qui existe encore aujourd'hui. Mais qui était Charles ? Comme Isabelle, il s'agissait d'un personnage qui mérite d'être rencontré. Exception brillante aux gouverneurs pour la plupart impopulaires envoyés aux Pays-Bas par Madrid ou Vienne, ce prince génial du XVIII^e siècle arrivé à Bruxelles sous les Habsbourg d'Autriche a conquis le cœur des Belges encore plus unanimement qu'Isabelle.

Passons au XIX^e siècle. Dans *Villette*, Charlotte fait référence à la Révolution de 1830 qui a permis à la Belgique d'obtenir son indépendance en tant qu'État-nation autonome, et nous donne une longue description de Léopold I^{er}, premier roi des Belges, qu'elle a eu l'occasion d'observer lors d'un concert. Lucy Snowe, dans *Villette*, se demande si l'expression mélancolique et préoccupée du roi ne serait pas due à la « couronne étrangère qui lui pesait au front ». Quelle est l'histoire de la Révolution belge et qui était ce prince allemand – encore un étranger venu régner sur les Belges, mais cette fois à leur invitation – qui a fondé la dynastie royale belge ? Et quelle a été l'histoire de son épouse la reine Louise-Marie, elle aussi scrutée de près par Charlotte ?

Villette nous laisse même entrevoir le futur Léopold II, le roi qui fera entrer Bruxelles dans le XX^e siècle. Le jeune prince était présent au concert où Charlotte a eu l'occasion d'apercevoir la famille royale. Aujourd'hui, ce deuxième roi des Belges est avant tout associé à la colonisation du Congo. Il était aussi le « roi bâtisseur » qui a utilisé les revenus de son impitoyable entreprise de colonisation pour réaliser sa vision de Bruxelles comme une grande capitale moderne, et non plus comme la « Villette », petite ville, que Charlotte avait connue. Sous son règne, de grandes parties de la capitale que les Brontë ont connue ont été réaménagées ou ont complètement disparu, y compris le quartier Isabelle.

L'ambition de Léopold II pourrait se résumer à « réaliser une Belgique plus grande ». Quelles ont été les expériences de vie qui ont façonné le garçon que Charlotte avait entrevu en l'homme déterminé et obsessionnel qu'il est devenu ? Et comment le remodelage de la partie de la ville où se trouvait le pensionnat, y compris le projet du

Mont des Arts de Léopold, a-t-il transformé le quartier des Brontë – contre la volonté de Charles Buls, le célèbre bourgmestre dont tous les touristes bruxellois croisent la statue sur la place Agora ?

Après la mort de Léopold, la construction de la gare Centrale dans le cadre de la Jonction Nord-Midi, la liaison ferroviaire souterraine Nord-Sud, annonçait la fin du quartier Isabelle. Mais les travaux ont été interrompus par deux guerres mondiales et retardés pendant des décennies par les querelles des urbanistes. Pendant l'entre-deux-guerres, l'architecte le plus célèbre de Bruxelles, Victor Horta, a construit son Palais des Beaux-Arts Art déco (« Bozar ») à l'emplacement même du pensionnat Héger. Quelle est l'histoire de la création de ce centre d'art innovant, élevé par Horta sur les ruines du quartier Isabelle face aux difficultés et défis de tout ordre ?

Les lieux :

de la rue Isabelle à Bozar et au Mont des Arts

Le Quartier Isabelle était dans la partie aristocratique de la ville à côté de l'ancien palais du Coudenberg, où se trouvaient des maisons particulières de la noblesse comme l'hôtel Ravenstein, qui existe encore aujourd'hui. Lorsque le Coudenberg brûla en 1731 et que la cour s'installa dans le nouveau palais construit par Charles de Lorraine, le quartier connut différentes métamorphoses : de quartier de la cour, il devient le siège d'institutions administratives et éducatives, d'une université et d'écoles telles que le pensionnat Héger.

Cette partie de la ville était au cœur de quelques-uns des réaménagements urbains les plus radicaux de la ville.

La période de Charles de Lorraine au XVIII^e siècle a vu la construction du nouveau quartier Royal néoclassique qui a transformé la Ville haute. La rue Isabelle, construite au XVII^e siècle sur la colline qui sépare le haut et le bas de la ville, a été créée pour permettre de descendre du Coudenberg jusqu'à la cathédrale ; au XX^e siècle, l'imposant complexe du Mont des Arts a lui aussi été construit pour trouver une solution à la question récurrente de la liaison entre les deux niveaux. Le projet du Mont des Arts et la décision de construire la gare Centrale sur un site proche de la rue Isabelle – afin de résoudre un autre problème de connexion, celui d'une liaison ferroviaire entre les gares du Nord et du Midi – sonnaient le glas du quartier des Brontë.

Lorsque l'ensemble du quartier a été promis à la destruction au début du XX^e siècle, quelques voix se sont élevées pour proposer de sauver le pensionnat pour la postérité en tant que lieu de pèlerinage littéraire. Cependant, compte tenu de l'ampleur du réaménagement prévu pour la zone, il aurait été difficile de trouver un moyen de préserver l'école, même s'il y avait eu une campagne concertée pour la sauver. Au lieu de cela, sur le site où aurait pu se trouver un musée Brontë, les visiteurs se rendent à des expositions et assistent à des concerts à Bozar.

Ce livre se veut une introduction à plusieurs personnalités et lieux qui ont façonné la ville que Charlotte Brontë a appelée « Vilette », et plus particulièrement la partie qu'elle connaissait le mieux (quartier Royal et alentours). Il propose une visite guidée en compagnie de Charlotte Brontë et des romans qui sont nés de son séjour à Bruxelles, *Le Professeur* et *Vilette*.

PARTIE I

De L'archiduchesse Isabelle à Léopold II

Chapitre 1

L'archiduchesse Isabelle et la rue Isabelle

« La tranquille rue Fossette » (*Villette*)

La rue Baron Horta de Bruxelles, du nom de l'un des architectes les plus connus de la ville, au pied de l'escalier Belliard, est un lieu de passage pour ceux qui montent les marches vers la rue Royale et le parc de la Ville haute, ou qui les descendent en direction de la gare Centrale et de la Ville basse. Cette petite rue longe le Palais des Beaux-Arts de Horta, Bozar, qui abrite l'un des principaux centres d'exposition et de salles de concert de Bruxelles. La rue Baron Horta n'est pas un endroit où l'on s'attarde. Très peu de passants, que ce soit pour se rendre au travail, prendre le train ou aller écouter un concert, lèvent les yeux assez haut pour voir une plaque commémorative placée sur le côté de Bozar juste avant d'atteindre l'entrée principale à l'angle de la rue Ravenstein. Pour les rares personnes qui l'aperçoivent, les mots inscrits sur la plaque sont souvent surprenants.

Près de cet endroit se trouvait autrefois le pensionnat Héger où les écrivains Charlotte et Emily Brontë ont étudié en 1842-43.



La plaque qui fut posée en 1979 sur le bâtiment Bozar pour commémorer le séjour de Charlotte et Emily Brontë.

Pour les amateurs de littérature et d'histoire, ces mots devraient stimuler l'imagination, non seulement en ce qui concerne l'aventure européenne des deux jeunes femmes ambitieuses qui ont voyagé si loin pour étudier, mais aussi sur ce qu'était le site dans les années 1840.

Aujourd'hui, un côté de la rue Baron Horta est délimité par le Palais des Beaux-Arts Art Déco de l'architecte du même nom datant des années 1920, l'autre par la masse imposante du nouveau siège bruxellois de BNP Paribas Fortis, construit un siècle plus tard. L'un était un bâtiment innovant et quelque peu controversé au moment de sa construction, l'autre un édifice ultramoderne et encore plus controversé au moment de son achèvement en 2021.

Mais commençons notre « visite guidée » des personnalités et lieux de l'histoire bruxelloise en compagnie de Charlotte Brontë par la rue qui se trouvait autrefois à l'emplacement occupé aujourd'hui par ces deux bâtiments, une rue qui a disparu au début du XX^e siècle : la rue Isabelle ou rue d'Isabelle (les deux noms ont été utilisés au cours des siècles) près de la place Royale, où se trouvait le pensionnat Héger, l'école pour jeunes filles où Emily Brontë a passé neuf mois et Charlotte près de deux ans. De ce séjour est né l'attachement intellectuel et affectif de Charlotte à Constantin Héger, le mari de la directrice de l'école, et les deux romans nés de ses expériences en tant qu'enseignante à l'école, *Le Professeur* et *Villette*.



Le Pensionnat Héger dans Frederika MacDonald, *The Secret of Charlotte Brontë*, London, 1914.

De nombreuses scènes des deux romans se déroulent dans un pensionnat inspiré de celui des Héger. William Crimsworth (jeune enseignant, protagoniste du *Professeur*) et Lucy Snowe (jeune enseignante, protagoniste de *Villette*) décrivent tous deux la rue Isabelle. William Crimsworth

l'appelle par son nom comme « une petite rue étroite » où il obtient un emploi de professeur d'anglais au pensionnat de M^{lle} Reuter, et tombe amoureux de sa collègue anglo-belge Frances Evans Henri. Dans *Villette*, plus autobiographique, les noms de lieux sont modifiés pour empêcher les lecteurs d'identifier le pensionnat Héger et les Héger. Il n'est pas surprenant que Charlotte ait cherché à se cacher derrière des noms fictifs. Lucy tombe peu à peu amoureuse de son fougueux collègue, Monsieur Paul Emanuel, reconnaissable à bien des égards comme étant Monsieur Héger, marié et père de six enfants. Dans *Villette*, la rue Isabelle est devenue la rue Fossette, dite « la tranquille rue Fossette ». C'est une description exacte de la rue Isabelle au XIX^e siècle : un endroit retiré et caché en contrebas de la rue Royale sur la colline du Coudenberg, qui se prêtait parfaitement à l'installation d'un pensionnat de jeunes filles.

Mais la rue Isabelle n'avait pas toujours été si calme.

La rue a disparu et son existence est aujourd'hui largement oubliée, sauf pour les historiens et les amateurs des Brontë. Autrefois, cependant, c'était un lieu animé et impressionnant qui jouait un rôle important dans la ville.

L'archiduchesse Isabelle

Qui était la femme qui a donné son nom à la rue des Brontë ?

Il s'agit de l'infante espagnole Isabel Clara Eugenia, fille aînée de Philippe II, le roi d'Espagne dont le vaste empire sur lequel « le soleil ne se couchait jamais » englobait les Pays-Bas – aujourd'hui la Belgique et la Hollande. Son règne (1556-1598) ne fut pas une période heureuse pour les Pays-Bas. La mauvaise administration

de Madrid et la persécution des protestants, notamment sous le gouvernement du duc d'Albe, ont conduit les Pays-Bas du Nord à se séparer de ceux du Sud en 1581 pour former *de facto* une république indépendante non officiellement reconnue par Philippe II. Quant aux Pays-Bas méridionaux, qui comprenaient la majeure partie de la Belgique actuelle, ils avaient été dévastés par quatre décennies de troubles et de guerres civiles.

C'est ce pays dont Isabelle a hérité lorsque son père, peu avant sa mort, a décidé de diviser son empire et de confier les Pays-Bas méridionaux à sa fille. Il décréta qu'elle devait épouser son cousin, l'archiduc Albert d'Autriche, qui régnerait conjointement avec elle. Le détesté Alba n'avait été que l'un des nombreux gouverneurs éphémères envoyés par Madrid ; Philippe II lui-même ne fit qu'un seul séjour dans la région, au début de son règne. En revanche, Isabelle et Albert devaient vivre à Bruxelles et régner en souverains, et non plus seulement en tant que gouverneurs.

Compte tenu des antécédents d'Isabelle, on aurait pu s'attendre à ce qu'elle soit aussi impopulaire aux Pays-Bas que ses prédécesseurs. Elle était proche de son père, et Philippe II était fanatiquement catholique et ne reculait devant rien pour éradiquer le protestantisme partout où il se présentait ; il a été impliqué dans des complots, par exemple, pour assassiner Élisabeth I^{ère} d'Angleterre. Sa fille Isabelle se sentait investie d'une mission similaire pour promouvoir la foi catholique. En 1599, lorsqu'elle et Albert firent leur *Joyeuse Entrée* à Bruxelles en tant que souverains après la mort de Philippe II, elle avait 33 ans et avait passé toute sa vie à la sombre cour de son père, dont elle était l'assistante et l'enfant préférée. Se révélera-t-elle aussi bigote que son père et aussi peu compréhensive à l'égard de ses sujets flamands ?

Ses nouveaux sujets, épuisés par des décennies de mauvaise gouvernance, espéraient ardemment que le fait d'avoir un souverain vivant au milieu d'eux au lieu de dicter leur conduite depuis Madrid marquerait un changement pour un mieux. Le couple fut accueilli avec enthousiasme lorsqu'il est entré dans la capitale sur des chevaux blancs. La prophétie voulait que le jour où deux jeunes mariés entreraient dans la capitale en tant que souverains montés sur des chevaux blancs, la paix s'installerait en Flandre. Une fine petite pluie a accompagné leur entrée dans la ville, mais après un arrêt pour prier à l'église Sainte-Gudule (qui n'était pas encore officiellement une cathédrale), le soleil s'est levé. Cela semblait être un signe d'espoir.

Les bons présages se sont confirmés. Le règne d'Isabelle et d'Albert restera dans les mémoires comme une parenthèse lumineuse dans l'histoire troublée des Pays-Bas espagnols – un âge d'or dans lequel le caractère de l'archiduchesse Isabelle a joué un rôle important.

La femme qui a donné son nom à la rue des Brontë à Bruxelles était, à une exception près présentée plus loin dans ce livre, la gouverneure la plus populaire en trois siècles de règne des Habsbourg.

Isabelle trouva un pays dans lequel les champs n'étaient pas cultivés car les troupes à la solde de l'Espagne, affamées et non payées, se mutinaient et pillaient les campagnes, et où l'industrie était en déclin. De nombreux artisans avaient émigré dans les provinces du Nord, beaucoup plus prospères en tant que puissance commerciale et maritime. Les premières années du règne d'Isabelle et d'Albert ont été marquées par la poursuite de la guerre avec les provinces rebelles et leur priorité a été de reprendre Ostende, tenue par les Hollandais. Pendant les trois ans de siège de la ville, Isabelle était souvent aux

côtés d'Albert pour rallier les troupes, leur disant qu'elle préférerait mettre ses bijoux en gage plutôt que de les voir partir sans solde. Le siège dura trois ans. On raconte qu'elle aurait juré que jusqu'à ce que la ville soit prise, elle ne changerait pas de chemise, qui, au cours des trois années, a progressivement acquis la couleur jaunâtre connue comme « couleur isabelle ». Heureusement pour Isabelle, il semble que ce ne soit qu'une légende.

Albert était un commandant militaire courageux mais peu inspiré. Petit, mince et souffrant déjà d'une goutte héréditaire, il faisait un peu pâle figure aux côtés de son épouse – Isabelle, elle, jouissait d'une santé robuste. Mais une fois Ostende reprise et une trêve de 12 ans signée avec les Hollandais en 1609, l'un des principaux succès du règne, le couple a pu se concentrer sur les affaires intérieures et sur la reconstruction du pays. Ils se sont révélés être une bonne équipe. Isabelle, protectrice de son mari, lui laissait ostensiblement la gestion quotidienne des affaires de l'État, soucieuse qu'il conserve son autorité en étant la face visible du gouvernement. Cependant, les observateurs ne doutaient pas qu'Albert, diligent mais irrésolu, se fiait beaucoup au jugement de sa femme.

Isabelle servait inlassablement de médiateur avec Madrid au nom de ses sujets flamands, expliquant la situation en Flandre et essayant d'obtenir des fonds du nouveau roi, son frère le roi Philippe III. Elle avait besoin de toute sa diplomatie pour obtenir de l'argent de Madrid, car la Flandre ne s'autofinçait pas. L'Espagne devait fournir des ressources supplémentaires, mais celles-ci se faisaient toujours attendre. Isabelle et Albert n'avaient qu'une quasi-indépendance ou une indépendance nominale puisqu'ils étaient encore sous l'égide de l'empire espagnol et constamment sous l'œil de la cour de Madrid.

Comme tant de souverains des Pays Bas au cours des siècles, Isabelle était une étrangère et devait s'habituer aux coutumes de ses sujets. Heureusement pour la Flandre, Isabelle n'avait pas le tempérament de Charlotte Brontë qui observait les mœurs étrangères d'un œil critique et satirique, les comparant défavorablement à la façon dont les choses se faisaient chez elle, en Angleterre. D'emblée, l'archiduchesse gagna le cœur de ses nouveaux sujets.

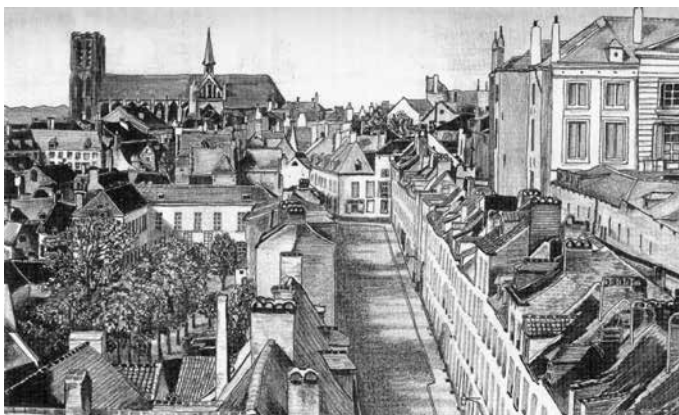
Contrairement à son père Philippe II, qui n'a jamais appris à parler d'autre langue que l'espagnol et le latin, Isabelle parlait le français, la langue de plus en plus utilisée à la cour de Bruxelles. Elle était la fille d'une princesse française, Élisabeth de Valois, et avait hérité du charme et de la vivacité de sa mère ainsi que de sa langue. Les Flamands n'ont pas été déçus dans leur espoir de voir leur nouvelle souveraine afficher l'affabilité de son grand-père Charles Quint – le populaire empereur des Habsbourg, né à Gand, qui avait aimé son pays natal – plutôt que la formalité glaciale de la cour d'Espagne. Les Espagnols avaient la réputation d'être fiers et graves. L'archiduc Albert, qui, bien qu'autrichien, avait été élevé à la cour espagnole, avait en effet des manières rigides et formelles, mais son manque de charisme était compensé par l'accessibilité de sa femme.

Elle défendait les droits et les privilèges de ses sujets face aux ambassadeurs espagnols arrogants et aux grands à Bruxelles qui se disputaient le pouvoir et elle écrivait sans relâche des lettres à Madrid pour plaider en faveur de ces droits. Elle était bienveillante et, bien que ardemment religieuse, elle savait aussi bien faire la fête que prier. Elle a été le fer de lance de la Contre-Réforme dans les Pays Bas espagnols – sans les persécutions religieuses de son père – et le pays a rapidement été envahi par de nouveaux

ordres religieux, des vierges miraculeuses, des sanctuaires et des pèlerinages. En même temps, elle présidait une cour animée au palais du Coudenberg et appréciait autant les tournois et les pièces de théâtre, les fêtes et les kermesses que ses sujets flamands. Outre la renaissance indispensable de l'industrie et des arts, celle des magnifiques spectacles urbains tels que le défilé annuel de l'Ommegang lui a valu une grande popularité.

Ces deux facettes de son caractère, sa piété et son goût pour le faste des grandes occasions, sont à l'origine de la création de la rue Isabelle.

La rue Isabelle



La rue Isabelle. Dessin de Selina Busch copié de la photo du livre de Tahon.

« Va, la grande Cité dont, tant et tant d'années durant, tu fis partie, ne t'oubliera pas. » Ces mots sont ceux de l'archiviste Victor Tahon, qui a retracé l'histoire de la rue dans son étude *La rue Isabelle et le jardin des Arbalétriers*

(1912). Cet ouvrage, destiné à préserver la mémoire de la rue Isabelle, a été écrit dans les derniers mois de son existence, en 1910, alors que les projets de réaménagement du quartier l'avaient condamné à mort. Tahon s'adressait à la rue comme s'il s'agissait d'une personne bien-aimée. Sa prédiction selon laquelle la rue ne serait pas oubliée ne s'est que partiellement réalisée. L'une des principales raisons pour lesquelles elle n'est pas oubliée aujourd'hui est son lien avec les Brontë. On s'en souvient à cause du pensionnat Héger, dont on se souvient également surtout grâce à Charlotte et Emily Brontë.

La pieuse Isabelle passait beaucoup de temps à prier et se rendait souvent à l'église Sainte-Gudule. (Tout au long de ce livre, celle-ci sera appelée « la cathédrale » ; bien qu'elle n'ait reçu le statut officiel de cathédrale qu'en 1962, elle était communément appelée « la cathédrale » bien avant cette date – Charlotte Brontë elle-même la nommait ainsi). Sainte-Gudule fut un édifice important dans la vie d'Isabelle et dans celle de la ville. C'était particulièrement le cas les jours de fêtes religieuses lorsque l'église était un point de passage obligé pour les processions solennelles, si chères aux Bruxellois et qui ont connu une magnifique renaissance à l'âge d'or d'Isabelle, qui serpentaient autour de la ville.

Avant la création de la rue Isabelle, « serpenter » était un mot bien approprié pour décrire le parcours tortueux que devaient emprunter les processions pour se rendre à la cathédrale en partant du palais du Coudenberg situé au sommet de la ville. Non seulement les rues étaient étroites et sinueuses, mais la pente de la colline du Coudenberg rendait la tâche difficile aux véhicules. Les carrosses qui se rendaient du palais à la cathédrale étaient obligées d'emprunter un itinéraire détourné impliquant plusieurs

montées et descentes ainsi que des tours et des détours. C'est pourquoi le duc d'Albe, alors qu'il était gouverneur, a eu l'idée d'ouvrir une nouvelle route qui permettrait d'aller directement du Coudenberg à la cathédrale. C'était l'une de ses meilleures idées – mieux certainement que de décapiter des membres de la noblesse flamande. Au fil des siècles, le problème de l'amélioration de la communication entre le haut de la ville (le Coudenberg et le quartier aristocratique au sommet de la colline) et la Ville basse autour de la Grand-Place a occupé l'esprit des urbanistes, jusqu'à la construction du Mont des Arts et de la rue Ravenstein au XX^e siècle comme un moyen de relier les deux niveaux.

La route proposée par Alba n'a cependant pas vu le jour de son vivant. Avec la poursuite de la guerre et des troubles aux Pays Bas, la proposition a subi le même sort que de nombreux projets de travaux publics bruxellois ultérieurs. Elle a été reprise, débattue, abandonnée, puis reprise à nouveau, mais n'a pas été mise en œuvre avant un demi-siècle.

Vers 1620, Isabelle adopta la suggestion d'Alba de créer une nouvelle rue pour faciliter l'accès des courtisans à la cathédrale. L'un des problèmes qu'il fallait résoudre était que, pour suivre le tracé direct recherché, la rue devait traverser le terrain d'exercice du Grand Serment des Arbalétriers, ainsi appelé en raison du serment de loyauté que les arbalétriers devaient prêter à leur souverain et à leur ville.